Quêtes littéraires nº 9, 2019
https://doi.org/10.31743/ql.5016

Anna Ledwina Université d'Opole

La relation Beauvoir-Sartre ou le dialogue existentiel et intellectuel maître(sse)-disciple

Dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée*, Simone de Beauvoir adolescente rêvait d'un compagnon qui serait un « exact témoin » (1958, p. 202), un complice. Ainsi, l'autre apparaît comme le partenaire indispensable avec qui toute activité se trouve justifiée, en particulier l'activité créatrice. Pour l'auteure, un tel homme sera Jean-Paul Sartre, son guide spirituel. Notre objectif n'est pas de démontrer qu'elle restait un épigone, au miroir de son maître, comme on le pense d'habitude, mais plutôt de repérer une empreinte beauvoirienne, personnelle, dans certaines œuvres sartriennes, afin de relativiser le rôle (légendaire) du philosophe.

Il s'agirait de montrer l'influence réciproque de Beauvoir et Sartre en rapprochant respectivement quelques-uns de leurs écrits : *Quand prime le spirituel* et « Intimité », car la nouvelle de Sartre fait écho au recueil de nouvelles de Beauvoir ; *La Femme rompue* et *Le Mur*, car le texte de Beauvoir pourrait être interprété comme une réponse à celui de Sartre ; et enfin, *Le Deuxième Sexe* et *Les Mains Sales*, deux œuvres qui forment un genre de diptyque, étant donné leur référence à la notion de mythe. Ces hypothèses globales sont inspirées des études de Jean-François Louette (2010, 2016). Remarquons que peu d'articles ont mis en relief la collaboration des deux écrivains dont l'union sentimentale était cimentée par une connivence intellectuelle basée sur l'anticonformisme et sur la révolte contre leur milieu d'origine. Inséparables, Sartre et Beauvoir faisaient front l'un l'autre, devant les contraintes de leur travail, ensuite celles de leurs engagements. Leurs itinéraires politiques ne se séparent pas davantage : après 1945, impliqués dans le chemin classique du progressisme français,

■ Anna Ledwina – professeur à l'Institut de Littérature de l'Université d'Opole. Adresse de correspondance : Chaire de Littérature Française et Francophone de l'Université d'Opole, pl. Kopernika 11a, 45-040 Opole, Pologne ; e-mail : aledwina@uni.opole.pl
ORCID iD : https://orcid.org/0000-0002-5054-1775

« compagnons de route » des communistes, puis militants – souvent filmés et interviewés – de l'indépendance algérienne, proches enfin des gauchistes après Mai 1968. Nous chercherons à saisir deux prises de conscience jumelles qui marquent une relation intertextuelle, en s'inscrivant, en même temps, dans la dyade maître-disciple, « dans la proximité de l'autre » (Lévinas, 1985, p. 89). À la fois différents et indissolublement liés, ces deux individus ont une grande soif d'emprise sur le monde. Cela nous permettra de prouver le rôle essentiel de l'un(e) vis-à-vis de l'autre, dans ce couple androgyne moderne.

1. Le couple d'écrivains jumeaux

Dans les études consacrées à Beauvoir, romancière, essayiste, mémorialiste, épistolière, philosophe, le lecteur est renvoyé à la personne et à l'œuvre de Sartre. Pourtant, faut-il en déduire que l'écrivaine était si dépendante du philosophe, voire son inférieure ? (voir Joseph, 1991). Fondé sur l'égalité, le couple légendaire de Sartre et de Beauvoir, qui dans l'histoire littéraire rejoint d'autres couples d'écrivains célèbres, comme George Sand et Alfred de Musset, Louis Aragon et Elsa Triolet, est une structure de création. Or, la trajectoire de Beauvoir est conditionnée par son rapport avec Sartre, souvent limité aux péripéties de leur vie affective, mais le statut de « disciple » semble une vision réductrice. C'est pourquoi cela vaut la peine de repenser la place de l'écrivaine dans le couple où elle vivait pendant plus de cinquante ans, se rendant compte que l'essentiel s'avère le véritable sentiment envers autrui : « Je ne séparais pas l'amour de l'amitié. Si j'aimais, ce serait à vie, et je m'engagerais tout entière, avec mon corps, mon cœur, ma tête et mon passé » (Beauvoir, 1958, p. 166).

L'étude attentive des textes beauvoiriens nous persuade qu'ils ne sont ni une illustration ni une acceptation de la pensée sartrienne, mais une vision originale, s'opposant en bien des points à celle de son compagnon, ce qui est visible dans la conception d'autrui. Dans les commentaires des critiques, il y a toutefois la mauvaise foi et le parti pris :

> L'échec de Simone de Beauvoir était prévisible dès le début des *Mémoires d'une jeune fille rangée*. Une étude comparative de la technique du récit dans le premier chapitre de ces *Mémoires* et dans *Les Mots* montre en effet deux choses : *en apparence* [souligné dans le texte], […] Beauvoir a l'air d'utiliser une dialectique analogue à celle de Sartre, au point de donner à son texte, publié avant *Les Mots*, mais écrit après qu'[il] en a rédigé la première version, une allure de copie ; mais *en réalité* [souligné dans le texte], dès qu'on analyse l'ordre du récit, on voit qu'il n'en est rien. Dans *Les Mots*, la dialectique se déguise en chronologie ; dans les *Mémoires*, c'est la chronologie qui essaie de se faire prendre pour une dialectique. Sartre suit sans vergogne l'ordre du sens : il maquille en succession chronologique les enchaînements logiques : […] Beauvoir, elle, maquille en dialectique la suite très sagement chronologique du récit, et essaie de nous faire prendre pour des articulations de sens les jointures d'une juxtaposition thématique. (Lejeune, 1975, p. 236)

Bien que la situation de l'existentialiste ait été présentée comme celle d'une femme piégée, s'obligeant à s'embarrasser d'un cadre doctrinal (Le Dœuf, 1994, p. 60), la critique récente empêche de considérer Sartre indépendamment de Beauvoir (voir Louette, 2016, p. 365-386). Il ne fait pas de doute que c'est Beauvoir qui a discuté les thèses de *L'Être et le Néant*, qui s'est exprimée contre certaines des théories qui y sont exposées, comme elle le constate dans *La Force de l'âge* (Beauvoir, 1960, p. 628). Contrairement à Sartre, qui a fait de la philosophie « une description totalitaire de l'existence » (Beauvoir, 1963, p. 14), l'objectif de Beauvoir n'est pas de constituer un système définitif et abstrait. Sa pensée se réfère, dans le tissu complexe de tous les écrits de l'auteure, à nombre de notions ayant des implications directes sur la vie. Elle s'élabore de l'intérieur par sa quête du dialogue avec l'autre en face.

Beauvoir fait souvent allusion au rôle que joue dans l'élaboration de leurs œuvres la contestation réciproque, dure et constructive. Cette exigeante sévérité est, pour elle, associée à l'amitié :

> Si je n'étais pas habituée à l'âpreté de son langage – le mien, quand je le critique, n'est pas plus doux – je serais atterrée… Ses reproches me stimulent parce qu'ils m'indiquent comment dépasser des défauts dont j'avais plus ou moins conscience et qui souvent, rien qu'en le regardant lire, me sautent aux yeux. Il me suggère des coupures, des changements ; mais surtout il m'incite à oser, à approfondir, à affronter les obstacles au lieu de les éviter. Ses conseils vont dans mon propre sens. (Beauvoir, 1963, p. 295)

Leurs conseils vont dans leur propre sens, car si elle lui soumet ses manuscrits, il lui montre tous ses écrits et accepte ses critiques ; il dit :

> je constate qu'elles sont toujours faites […] dans la connaissance absolue de ce que je souhaite faire, et en même temps au nom d'une objectivité que je ne peux pas avoir tout à fait. Elle est très sévère… Une fois qu'elle me donne en quelque sorte « l'imprimatur » je lui fais une totale confiance et jamais les critiques des autres ne m'ont fait changer d'opinion sur une chose que j'avais faite… Elle filtre la chose. Alors je me dis que c'est bon pour le public. Vous savez, c'est très rare cela. Un homme comme Camus écrivait dans le doute. (Sartre, cité d'après Julienne-Caffié, 1966, p. 40)

Après que Sartre lui a donné son *imprimatur*, il ne faut plus alors à Beauvoir, hantée par la démission, que quelques semaines ou quelques mois pour donner à son livre sa forme définitive : elle s'arrête quand elle se sent impuissante à le perfectionner, non certes parce qu'il est idéal, mais car elle n'y peut plus rien. Dans ce contexte, il importe de noter le rôle essentiel de Beauvoir dans l'un des dispositifs mis en place par Sartre afin de s'autoriser l'écriture sur soi (voir Louette, 2010, p. 28-29). Cette question permet de constater que Beauvoir, à qui son compagnon reconnaissait « l'intelligence d'un homme [et] la sensibilité d'une femme » (Sartre, cité d'après Julienne-Caffié, 1966, p. 39), se révèle être le « pour-autrui » qui assure à la conscience

de son compagnon de devenir « pour-soi ». Le thème des jumeaux, manifesté dans *La Force de l'âge* et *La Force des choses*, permet à Catherine Poisson de parler d'une « sorte de gémellité » (2002, p. 96) en ce qui concerne les affinités linguistiques chez les partenaires. Précisons que Sartre est la première personne de sexe masculin en qui la jeune fille retrouve la force des rapports qu'avait connus l'enfant : « Sartre répondait exactement au vœu de mes quinze ans : il était le double en qui je retrouvais, portées à l'incandescence, toutes mes manies. Avec lui, je pourrais toujours tout partager. […] je savais que plus jamais il ne sortirait de ma vie » (Beauvoir, 1958, p. 482). Si donc le mythe lui permet de structurer la représentation de sa relation à Sartre, Beauvoir situe les conditions de la réussite de cette relation dans une réalité psychologique qui remonte à l'enfance, en relativisant et corrigeant, au fur et à mesure, l'impact de « nous » (voir Celeux, 1986) :

> Ce n'est pas un hasard si j'ai choisi Sartre […]. Je l'ai suivi […] parce qu'il m'entraînait dans les chemins où je voulais aller… Mon indépendance, je l'ai sauvegardée, car jamais je ne me suis déchargée sur Sartre de mes responsabilités ; je n'ai adhéré à aucune idée, aucune résolution sans l'avoir critiquée et reprise à mon compte. […] Mon œuvre personnelle a exigé de moi des recherches, des décisions, de la persévérance, des luttes, du travail. Il m'a aidée, je l'ai aidé aussi. Je n'ai pas vécu à travers lui. (Beauvoir, 1960, p. 674)

Il s'agit d'ancrer dans cette réalité les fondements de la description philosophique des rapports à l'autre et les différences entre Sartre et elle (voir Kail, 2008, p. 187-196). Il semble que l'auteure ait pressenti la nécessité d'enraciner la capacité de réinterprétation et de réécriture du mythe dans l'enfance. La liaison avec Sartre, ce fameux pacte des « amours contingentes » (Beauvoir, 1960, p. 30), prend vite un caractère mystique :

> Aujourd'hui […], je m'irrite quand des tiers approuvent ou blâment les rapports que nous avons construits sans tenir compte de la particularité qui les explique ou les justifie : ces signes jumeaux, sur nos fronts. La fraternité qui souda nos vies rendait superflues et dérisoires toutes les attaches que nous aurions pu nous forger. (Beauvoir, 1960, p. 31)

Au terme de l'itinéraire, la découverte de la vérité et celle de l'amour coïncident et se confondent dans la personne de Sartre. Celui-ci prend la place du Dieu perdu (Beauvoir, 1958, p. 186). L'homme idéal reçoit en effet des attributs divins : « il fallait que l'amour me justifiât sans me borner […] ; l'homme prédestiné me garantirait mon existence sans lui ôter sa souveraineté » (Beauvoir, 1958, p. 203). Dans *La Force de l'âge*, Beauvoir déclare même : « je lui faisais si totalement confiance qu'il me garantissait, comme autrefois mes parents, comme Dieu, une définitive sécurité » (1960, p. 35). L'amoureuse trouve dans son compagnon un double qui, en lui assurant une nouvelle sécurité affective, saura la soutenir, dans l'accomplissement d'elle-même, à préserver ses qualités, ses valeurs et ses projets. Ainsi, liés dans la vie, ils partagent

la même matière dans leur création littéraire. Aussi bien Sartre que Beauvoir recherchaient « une espèce de *salut* » (souligné dans le texte), mais la comprenaient de façon différente : « Sartre avait une foi inconditionnée dans la Beauté qu'il ne séparait pas de l'Art, et moi je donnais à la Vie une valeur suprême. Nos vocations ne se recouvraient pas exactement » (Beauvoir, 1960, p. 32). L'auteure insiste sur la différence qui existe entre elle et son partenaire à ce propos, d'abord les *Mémoires d'une jeune fille rangée* : « je m'étais crue exceptionnelle parce que je ne concevais pas de vivre sans écrire : il ne vivait que pour écrire » (Beauvoir, 1958, p. 476). Puis dans *La Force de l'âge* : « […] je tenais d'abord à la vie, dans sa présence immédiate, et Sartre d'abord à l'écriture. Cependant, quand je voulais écrire et qu'il se plaisait à vivre, nous n'entrions que rarement en conflit » (Beauvoir, 1960, p. 167). Michel Contat l'explique ainsi : « Le couple Sartre-Beauvoir est une légende au sens propre du terme, c'est-à-dire quelque chose qui a été fabriqué et vécu pour être donné à lire […] » (1994, p. 23). Pour l'un et l'autre l'œuvre vise à poursuivre avec obstination leur tâche : élaborer le monde tel qu'il devrait être, construire l'utopie que la réalité a refusée. Par-delà l'échec, il reste une écriture qui force la porte de l'avenir.

Notons que les jumeaux symbolisent pour Beauvoir l'idée de totalité, parce qu'ils sont semblables et différents à la fois. Ce thème du double renvoie au mythe platonicien de l'androgyne, présent dans le discours d'Aristophane sur l'amour dans le *Banquet*. Selon un poète grec, l'amour est cet élan qui pousse chaque moitié vers sa moitié originelle, tout à fait semblable à elle. Par l'amour, l'homme tend donc à réintégrer sa nature primitive et à compenser son imperfection. On retrouve ainsi, à la fois, l'idée de similitude, de reconnaissance du même et de recherche en commun du progrès dans le couple Sartre-Beauvoir tel qu'il se constitue à la fin des *Mémoires*. L'idée platonicienne de l'androgyne est enrichie par les transformations que lui apporte la mythologie romaine : celle-ci le représente sous l'aspect d'un couple de jumeaux de sexe différent. Le mythe gémellaire hante l'imaginaire de la jeune Beauvoir qui parle du « long jumelage » (1963, p. 489) que fut leur vie. Sans doute faut-il faire découler de cette conviction quasi mystique de la fortune du surnom de « Castor » qui, outre sa signification première, ne peut que renvoyer symboliquement au couple mythique de Castor et Pollux. Beauvoir inscrit dans la gémellité la force d'un rapport où ressemblance, proximité et différence sont liées et complémentaires, car « [l']existence… ne se réduit pas en idées, […] il faut alors en ressaisir le jaillissement, les tournoiements, les contradictions » (1960, p. 342), avoue l'écrivaine. Étant donné la nature d'une telle relation, les jumeaux peuvent se permettre d'atteindre tous les objectifs :

> Un seul projet nous animait : tout embrasser et témoigner de tout ; il nous commandait de suivre, à l'occasion, des chemins divergents, sans nous dérober l'un à l'autre la moindre de nos trouvailles ; ensemble nous nous pliions à ses exigences, si bien qu'au moment où nous nous divisions, nos volontés se confondaient. (Beauvoir, 1960, p. 31-32)

Les exigences de la liberté font que l'on peut parler de la dynamique progressive de l'amour où la séparation reste perçue comme un choix librement consenti. Le couple de jumeaux se laisse donc interpréter en tant que représentation archétypale de la transgression des limites de la condition humaine, y compris la prohibition de l'inceste, une conséquence universelle du complexe d'Œdipe, selon la conception freudienne (Rétif, 1998, p. 108). Dans cette dernière perspective, il serait intéressant de se demander qui des deux a entraîné l'autre vers des prises de position idéologiques et des erreurs d'analyse politique qui leur sont aujourd'hui très sévèrement reprochées. La réalité, l'histoire et le temps s'interposent entre un jumelage infracassable. François Mauriac suggère qu'il s'agit de « la poursuite du bonheur » des individus partageant des intérêts indivis et avides de découvertes :

> C'est qu'avant d'être des philosophes Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre furent des littérateurs livrés à tous les démons d'une époque […] sourdement pénétré[e] d'immoralisme gidien […]. Pour la première fois un philosophe authentique se tient au nœud de tous les remous de l'avant-garde, et non seulement il les accueille, mais les fait siens, les ordonne à son idée, à son système. […] Sans [Sartre], […] Beauvoir eût peut-être été femme en cela : indifférente à la politique, habile à protéger son plaisir, à le défendre contre les événements, fût-ce contre la guerre, contre l'invasion, contre la débâcle ; peut-être se fût-elle résignée à l'injustice sociale, à la souffrance des autres hommes. Mais Sartre l'oblige à dépasser sa joie. Les deux héros de La *Force de l'âge* échappent à la férocité du plaisir par l'engagement. La curiosité un peu morbide qu'ils ont des êtres ne va pas sans le désir de les aider, du moins, il me semble, et bien que certaines de leurs liaisons paraissent avoir été un rien « dangereuses ». On ne saurait être plus débridé que ces deux philosophes à certaines heures […]. Pourtant aucune éclaboussure : c'est que ces travailleurs sont aussi des combattants ; ils s'accordent des permissions, mais ils ne transigent pas sur la loi qu'ils se sont donnée à eux-mêmes. […] communauté du destin ! Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir ont pu durant leur jeunesse se moquer des belles âmes et touner en dérision les grands principes. (Mauriac, 1961, p. 10)

Il convient donc de se pencher plus profondément sur cette relation des écrivains et philosophes, à l'exemple des ouvrages choisis, qui reflète la dyade maître-disciple autorisant une lecture intertextuelle.

2. « Intimité » en tant qu'écho de *Quand prime le spirituel*

La nouvelle sartrienne « Intimité » (1939) fait écho aux récits beauvoiriens, recueillis dans *Quand prime le spirituel* (récits écrits entre 1935 et 1937, publiés en 1979) où l'essayiste dénonce les méfaits qu'engendre l'idéologie spiritualiste, toujours entachée d'aveuglement, à travers les histoires, en même temps séparées et liées, de cinq jeunes et uniques femmes. D'une façon réaliste et saisissante, sans flagornerie ni mes-

quinerie, Beauvoir dévoile une véritable condition des femmes, différentes figures d'un milieu aisé, bourgeois et petit-bourgeois des années trente, leur parcours, leur vision de la réalité ainsi que leur *modus operandi*. Entravées par de continuelles limitations, réduites à sentir et à vivre selon des normes, des habitudes et des conventions, les femmes n'existent qu'en fonction des perceptions familiales et sociales, dépendant des regards et des jugements des autres, à savoir des attitudes agressives ou misogynes des hommes qui ne leur permettent ni de s'intégrer ni de participer à la vie publique.

Le fait de présenter Lulu, l'un des principaux personnages, de façon ironique, exprimerait l'incompréhension sartrienne de la cause féminine, voire sa misogynie, son exigence de l'action virile (voir Louette, 2012, p. 103). Afin de décrire le couple Lulu-Rirette, celui des deux femmes qui ne se parlent pas, mais par des monologues intérieurs s'expriment sur l'autre, sur l'amour et le sexe, le philosophe évoque des sorties de Beauvoir avec une « jeune vendeuse de chez Burma » (Beauvoir, 1960, p. 66 ; voir Idt, 1972, p. 203). Se rendant bien compte d'une nature similaire de leurs expériences, l'écrivain a constaté en 1939 : « Vous [Beauvoir] êtes comme consistance de ma personne » (Sartre, 1983, t. I, p. 308). La nouvelle sartrienne est écrite dans le langage élaboré avec l'auteure de *L'Invitée*. La preuve en est, entre autres, le fragment suivant : « […] les Texier se sont amenés » (Sartre, 1981, p. 294). Révélatrices à ce propos semblent les ressemblances avec le récit *Marcelle*, à savoir la révolte contre le spiritualisme catholique revu par Jacques Maritain, Paul Claudel ou Charles Péguy, l'imitation de la façon d'écrire à la John Dos Passos, l'un des auteurs préférés de Beauvoir. Voici comment est présenté le personnage féminin : « Il semblait à Marcelle qu'elle était emportée comme un jouet docile par une destinée sur laquelle elle ne pouvait rien » (Beauvoir, 1979, p. 63). Ce qui paraît surprenant, c'est qu'il s'agit du même cliché chez Lulu qui se trouve dans une situation difficile et malheureuse, étant obligée d'abandonner son mari pour son amant. Dans la nouvelle sartrienne, on retrouve également une tonalité ironique : « On ne fait jamais ce qu'on veut, on est emporté », « c'est le flot qui vous emporte, c'est la vie » (Sartre, 1981, p. 309, 310).

Le récit beauvoirien *Lisa* met en relief certains enjeux liés à l'amitié entre les femmes (voir Louette, 2012, p. 103) : « […] il est rare que la complicité féminine s'élève jusqu'à une véritable amitié » (Beauvoir, 1949, t. II, p. 408). Lisa, « par le doute, l'envie et parfois une espèce de haine » (Beauvoir, 1979, p. 63), se décide à empoisonner Marguerite. La même situation concerne Lulu et Rirette. Un tel état de choses est traduit ainsi par Sartre, qui a fait allusion à ce motif dans *Intimité* : « Simone de Beauvoir a montré qu'il n'y a pas de société féminine [car les femmes seraient] rivales, reflets, jamais amies » (Sartre, 1978, p. 326).

Ainsi, on peut rapprocher « les deux nouvelles qui occupent les fins respectives des deux œuvres, *L'Enfance d'un chef* [de Sartre] et *Marguerite* [de Beauvoir] : à la scène homosexuelle entre Lucien et Bergère faite pendant celle qui unit Marguerite et Marie-Ange » (Louette, 2012, p. 101).

3. *La Femme rompue* comme la réponse au *Mur*

Une fois la perspective intertextuelle adoptée, il est possible d'interpréter les dernières nouvelles écrites par Beauvoir, faisant parti du recueil *La Femme rompue* (1967), comme une réponse au *Mur*. Dans ce dernier volume, Sartre dialogue avec un écrivain qu'il connaît bien, mais les autres l'ignorent encore. Pour cette raison, il convient d'attirer l'attention sur les questions du philosophe concernant la féminité de Gustave Flaubert, qui se demandait « à quelles conditions la féminisation de l'expérience est-elle possible ? », comment un homme peut-il se projeter « en femme dans son œuvre », de quelle manière s'opère « la transformation du mâle en femelle par l'art » ? (Sartre, 1985, p. 107-108). Sartre a d'ailleurs affirmé : « C'est dans les fantasmes, les images. C'est une chose particulière, une manière d'être, de concevoir le monde. Moi, je suis certainement androgyne, ce qui n'est pas un défaut. C'est comme cela » (1980, p. 108). Dans ce contexte, la profession de Lulu s'avère significative car « toute la journée [elle court] pour placer des projets de tissus » (Sartre, 1981, p. 290). Louette (2012, p. 103) soutient que la nouvelle *Intimité* constituerait une représentation d'« une féminisation fantasmatique de Sartre » (2012, p. 104) qui écrit en ces termes à propos de l'incarnation dans ses personnages chez Jean Genet : « Une fois, perdu dans les ténèbres touffues de Lysiane, il sera femme » (1978, p. 618). Une telle hypothèse trouve son reflet dans la lettre à Beauvoir, datée du 26 juillet 1935, où Sartre, pour la première fois depuis longtemps, éloigné de sa partenaire, au cours d'une croisière en Norvège avec sa mère et son beau-père, affirme avoir commencé l'écriture d'une nouvelle « sur un sujet qu'il [pensait] inattendu » (Louette, 2012, p. 104) : « […] une petite fille de dix ans monte sur le cap Nord et voit le soleil de minuit. Je crois que ce sera très bon. En tout cas cela coule sans effort et me charme à écrire » (Sartre, 1983, p. 60-61). Un autre exemple de cette tentative de « se faire à la fois femme et nouvelliste » (Louette, 2012, p. 104 ; voir Vagnarelli, 2008, p. 18-27) est le fait de raconter par l'écrivain un bal masqué pendant lequel il s'est déguisé en femme pour tuer l'ennui des choses sérieuses (voir Contat, 2015, p. 213-215) : « Je me suis habillé en femme de mauvaise grâce et on m'a collé une perruque sur la tête. Ainsi fait je ressemblais à une jeune dévoyée allemande, une mineure faisant le trottoir avec des tresses » (Sartre, 1983, p. 60). Enfin, le lecteur peut lire l'aveu suivant : « Je [Sartre] suis encore en femme à l'heure où je vous écris » (1983, p. 61). Une telle démarche explique, semble-t-il, l'intérêt sartrien pour l'écriture au féminin qui donnerait au chef de file du mouvement existentialiste, et au directeur fondateur des *Temps modernes*, la possibilité de se distancer par rapport aux combats politiques ou intellectuels dans lesquels il restait engagé. Il ne s'agissait pas du contentement d'une intimité créatrice et d'une reconnaissance amoureuse, mais plutôt de la révision des relations internes au sein d'un couple ingénieux. La « goutte de féminisme » (Louette, 2016, p. 282) chez Sartre, à savoir la virtuosité et la dynamique de son écriture, serait la réponse à la volonté de contester son travail par sa compagne,

et, paradoxalement, aussi le résultat du fait d'apprécier la force, ainsi que l'acuité de l'essai beauvoirien, marqué par l'inspiration, puissante, de l'anthropologie structurale de Claude Lévi-Strauss. Pour Sartre, persuadé d'une liaison inséparable entre littérature et philosophie, une telle manière d'écrire, très efficace, serait également le moyen de toucher le public le plus large. Il ne visait pas à devancer Beauvoir, mais à rendre compte de la situation du couple après la publication du *Deuxième Sexe*. Selon Françoise Rétif (1998, p. 117), c'est plutôt un *topos* de l'androgynie de l'écrivain.

4. *Les Mains sales* : réécriture du *Deuxième Sexe*

Aussi des ressemblances sont-elles à noter entre *Le Deuxième Sexe* (1949) et *Les Mains sales* (1948), en nous référant au personnage de Jessica (voir Louette, 2016, p. 365-386). Cette femme, superficielle, joue un rôle important dans l'intrigue, car c'est à cause d'elle qu'Hugo va finalement tuer Hoederer. De cette façon, la femme dévoile une dimension émotive de l'homme, qui se décide à accomplir un geste auquel il n'était pas prêt. Il semble qu'une « inertie stéréotypique » (Bagot et Kail, 1985, p. 80) soit une source des clichés chez les deux philosophes. La déclaration de Hoederer, partisan du pragmatisme en politique dans la pièce sartrienne, se rapportant à la question de l'émancipation des femmes, qui ne l'intéresse pas, provoque des réactions différentes, à lire de deux manières. « D'une part, en fonction du personnage : pour [Sartre] cette question passe après celle de la lutte des classes, il s'en tient à […] *L'Origine de la famille* [de Friedrich Engels], texte que cite Beauvoir » (Louette, 2012, p. 104) dans son essai, où elle trouve que pour s'émanciper la femme ne doit que travailler (Beauvoir, 1949, t. I, p. 99-102). « D'autre part, en fonction de l'auteur […] : la question de l'émancipation des femmes [rend compte] qu']elle appartient aux problématiques pertinentes » (Louette, 2012, p. 104), certainement non négligeables, afin de comprendre le sens de la pièce. Rappelons que les deux œuvres sont écrites conjointement, selon le principe « que chacun soit le premier lecteur de l'autre » (Louette, 2012, p. 104). Il y a donc une porosité entre les deux œuvres à plus d'un titre emblématique de leur travail respectif.

Le personnage de Jessica apparaît comme « une tentative de Sartre [de] représenter sur scène les analyses de [sa compagne] avant […] leur publication » (Louette, 2012, p. 104). En revanche, « Beauvoir cite *Les Mains sales* dans une note du *Deuxième Sexe* et lui emprunte une épigraphe pour le second tome […] Les deux textes se fondent […] sur la notion [fondamentale], de mythe » (Louette, 2012, p. 104-105). L'auteur du *Mur* montre la situation difficile des femmes dans la société française de l'après-guerre, peu favorable à celles-ci malgré la concession du droit de vote. Tel est le cas de Jessica qui n'arrive pas à devenir libre, vu que « un amas de clichés […] pèse sur elle » (Louette, 2012, p. 105), vu que ce sont les mythes du féminin qui reflétaient l'indifférence sartrienne envers les personnages secondaires

de sa pièce. Une telle représentation des stéréotypes prouve que la lutte des classes, dans l'optique de Sartre, n'avait rien en commun avec l'émancipation des femmes. Ici l'on pourrait voir l'héritage de sa partenaire qui a décrit une véritable situation de la femme.

Les analyses sartriennes s'appuient « sur le sens [donné par Beauvoir au mythe] dans *Le Deuxième Sexe*, des fragments de l'idéologie masculine, à savoir les images d'être, les types de comportement, les scénarios de vie que les hommes construisent pour les femmes […] afin de régler et dominer leur existence » (Louette, 2012, p. 105). « La femme et les mythes », article de Beauvoir, paru en juin 1948 dans *Les Temps modernes*, met en relief le statut de la femme en tant que projection du sujet masculin à travers l'autre. La formule de l'auteure : « La femme "vraiment femme", c'est-à-dire frivole, puérile, irresponsable » (Beauvoir, 1949, t. I, p. 27) caractérise par excellence Jessica. *Les Mains sales* pose des questions symétriques. Comment Hugo peut-il devenir un homme « sans confrontation avec des mythes virils ou stéréotypes du masculin, ceux du père ou du chef, etc. ? » (Louette, 2012, p. 105)

Par le biais de la caricature des personnages féminins, de leur théâtralisation, Sartre a présenté plusieurs clichés du « deuxième sexe ». La remarque qui s'impose après la lecture est la suivante : « jamais Jessica ne se stabilise dans un stéréotype ou dans un mythe, [parce qu]'il y en trop pour qu'elle [puisse y adhérer] pleinement. [Les mythes se révèlent contradictoires :] Jessica est *à la fois* enfant *et* juge, médiatrice *et* fatale » (Louette, 2012, p. 105). Ce sont les attentes, exagérées, des hommes à l'égard des femmes.

La pièce offre des exemples de cette inscription des mythes du féminin. La constatation de Jessica à Hugo : « Tu me parles comme si j'avais six ans » (Sartre, 1981, quatrième tableau, scène 1), dévoile « le topos de la femme comme éternelle mineure » (Louette, 2012, p. 105). Celui-ci a été d'ailleurs éternisé par André Breton (Beauvoir, 1949, t. I, p. 374). Très intéressant semble ici le cliché qui est « contesté par sa réversibilité [parce que] Jessica traite Hugo comme un enfant » (Louette, 2012, p. 105), dont témoigne l'adjectif « petit ». Hugo se comporte comme un coupable vis-à-vis de Jessica. Une telle attitude évoque un autre mythe décrit par la philosophe : « Servante et compagne, il attend qu'elle soit aussi son public et son juge, qu'elle le confirme dans son être ; mais elle le conteste par son indifférence, voire ses moqueries » (1949, t. I, p. 320). Remarquons que le rôle de juge n'est point « une forme de réhabilitation du personnage […], mais […] [celui] dans lequel les hommes enferment les femmes » (Louette, 2012, p. 105). C'est, avant tout, la caractéristique du sexe masculin, incarné par Hugo : « Aux yeux de l'individualiste, elle devient un privilège encore plus essentiel : elle lui apparaît non comme la mesure de valeurs universellement reconnues, mais comme la révélation de ses mérites singuliers et de son être même » (1949, t. I, p. 303). Jessica aspire à renoncer à sa fonction, mais la structure de la pièce fait de chacun un juge perpétuel. L'héroïne « se conforme d'ailleurs au mythe de la femme médiatrice […] : [p]our sortir du conflit [opposant] Hugo et les deux gorilles, elle suggère d'appeler Hoederer » (Louette, 2012, p. 106),

et, en plus, prend part à une longue discussion entre les deux hommes. Sa démarche, selon Beauvoir, destructrice des tabous, résulte du fait que « [c']est essentiellement parce qu'elle n'a jamais éprouvé les pouvoirs de la liberté [que la femme] ne croit pas à une libération » (1949, t. II, p. 484). Chez Sartre, ce rôle est montré avec ironie, véhiculée par un ton enfantin, exprimé à travers le conditionnel, car Jessica cherche à persuader Hugo de convaincre Hoederer qu'il se trompe au lieu de le tuer pour que tout le monde soit content.

La similarité entre *Les Mains sales* et *Le Deuxième Sexe* reste incontestable, en prouvant « une espèce de co-écriture » (Louette, 2012, p. 106), autrement dit l'écriture à deux. Sartre ré(é)crit en quelque sorte l'essai, l'annonce, le livre qui deviendra l'emblème d'une revendication politique de l'égalité. Ainsi, le philosophe suggère l'interprétation du message beauvoirien, en soulignant son sens. Et le personnage de Jessica apparaît comme un mythe supplémentaire de la femme mariée dans la société bourgeoise. La coopération des écrivains suppose « une conjonction des forces d'invention, ainsi que le partage des territoires » (Louette, 2012, p. 106). On dirait que les analyses contenues dans l'essai pourraient servir de modèle de lecture postérieure de la pièce. La déclaration sartrienne : « "Je suis *des autres*", dès que je prends la plume, je suis habité par des "vampires", intermédiaires futurs entre ma conscience et ma page d'écriture » (Sartre, 1964, p. 48-49), constitue un témoignage des sources de son inspiration. Parmi ses « vampires », il y a certainement l'influence (féministe) de Beauvoir, qui symbolise la réunion possible des contraires, ainsi que la réalisation de l'être total, pouvant accéder à l'accomplissement de toutes ses facultés et de toutes ses potentialités dans et par l'alliance, sexuelle et spirituelle, avec l'autre, reflétant un « principe de répartition des tâches, fondé sur l'optimisation des chances de réussite de chacun » (Lecarme-Tabone, 2002, p. 38).

En guise de conclusion, citons André Maurois : « Il est remarquable que deux écrivains [Beauvoir et Sartre] aient pu mêler si étroitement leurs vies sans qu'aucun des deux perde son originalité » (1965, p. 255). Il serait donc plus judicieux de considérer que le désistement, à savoir l'impératif juvénile d'avoir un double (voir Bonnet, 2015, p. 107-120), justifié par l'idée de complémentarité, a eu une moindre importance dans le fonctionnement du « couple de célibataires », pour l'écrivaine, que l'émulation stimulante, favorisant la création d'œuvres importantes et couronnées par un succès international personnel. Tout en assurant le rôle de disciple philosophique de Sartre, Beauvoir a réussi à faire entendre sa propre voix et à s'affirmer dans la littérature.

RÉFÉRENCES

Bagot, F. et Kail, M. (1985). *Jean-Paul Sartre* : Les Mains sales. Paris : PUF.

Beauvoir, S. de (1949). *Le Deuxième Sexe*. Paris : Gallimard.

Beauvoir, S. de (1958). *Mémoires d'une jeune fille rangée*. Paris : Gallimard.

Beauvoir, S. de (1960). *La Force de l'âge*. Paris : Gallimard.

Beauvoir, S. de (1963). *La Force des choses*. Paris : Gallimard.

Beauvoir, S. de (1979). *Quand prime le spirituel*. Paris : Gallimard.

Bonnet, M.-J. (2015). *Simone de Beauvoir et les femmes*. Paris : Albin Michel.

Celeux, A.-M. (1986). *Sartre, Beauvoir : une expérience commune, deux écritures*. Paris : Nizet.

Contat, M. (1994). Une philosophie pour notre temps. *Le Magazine littéraire*, *320*, 18-26.

Contat, M. (2015). Sartre travesti. *Études sartriennes*, *19*, 213-215.

Idt, G. (1972). Le Mur *de Jean-Paul Sartre : techniques et contexte d'une provocation*. Paris : Larousse.

Joseph, G. (1991). *Une si douce occupation… Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre. 1940-1944*. Paris : Albin Michel.

Julienne-Caffié, S. (1966). *Simone de Beauvoir*. Paris : Gallimard.

Kail, M. (2008). Beauvoir et Sartre. L'enjeu de l'altérité. Dans J. Kristeva, P. Fautrier, P.-L. Fort et A. Strasser (éds.), *(Re)découvrir l'œuvre de Simone de Beauvoir. Du* Deuxième Sexe *à* La Cérémonie des adieux, (p. 87-196). Paris : Le Bord de L'eau.

Lecarme-Tabone, E. (2002). La relation Beauvoir-Sartre face à la critique féministe. *Les Temps modernes*, *619*, 19-42.

Le Dœuf, M. (1994). Simone de Beauvoir : les ambiguïtés d'un ralliement. *Le Magazine littéraire*, *320*, 58-61.

Lejeune, Ph. (1975). *Le Pacte autobiographique*. Paris : Seuil.

Lévinas, E. (1985). *Le Temps et l'Autre*. Paris : PUF.

Louette, J.-F., Philippe G., Simont J. (2010). Les Mots *et autres écrits autobiographiques*. Paris : Gallimard.

Louette, J.-F. (2012). Beauvoir au miroir de Sartre. Dans E. Lecarme-Tabone, J.-L. Jeannelle (éds.), *Cahier de L'Herne : Simone de Beauvoir* (p. 101-107). Paris : L'Herne.

Louette, J.-F. (2016). Le deuxième sexe dans *Les Mains sales*, *Revue d'histoire littéraire de la France*, *116*, 365-386.

Mauriac, F. (1961). La Poursuite du bonheur. *Le Figaro littéraire*, *770*, 1, 10.

Maurois, A. (1965). *De Gide à Sartre*. Paris : Librairie Académique Perrin.

Poisson, C. (2002). *Sartre et Beauvoir : du "je" au "nous"*. Amsterdam : Rodopi.

Rétif, F. (1998). *Simone de Beauvoir : l'autre en miroir*. Paris : L'Harmattan.

Sartre, J.-P. (1964). *Situations, IV*. Paris : Gallimard.

Sartre, J.-P. (1978). Saint Genet, comédien et martyr. Paris : Gallimard.

Sartre, J.-P. (1980). Entretien. *L'Arc*, *79*, « Gustave Flaubert ».

Sartre, J.-P. (1981). Intimité. Dans M. Contat, M. Rybalka (éd.), *Œuvres romanesques*. Paris : Gallimard.

Sartre, J.-P. (1983). *Lettres au Castor et à quelques autres (1926-1963)*, édition établie, présentée et annotée par Simone de Beauvoir. Paris : Gallimard.

Sartre, J.-P. (1985). *Critique de la raison dialectique*. Paris : Gallimard.

Vagnarelli, G. (2008). Sartre féministe grâce à Simone de Beauvoir ? Dans Th. Stauder (dir.), *Le Centenaire de Simone de Beauvoir* (p. 18-27). Tübingen : Gunter Narr Verlag.

RÉSUMÉ : Le pacte légendaire de Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre se fondait sur une connivence intellectuelle et affective entre eux deux. Étant donné que d'habitude Sartre était considéré comme le guide spirituel de ce *duo*, cela vaut la peine de relativiser le rôle du philosophe pour montrer que Beauvoir n'était aucunement au miroir de son maître. *A contrario*, ce sont les traces de son inspiration que l'on retrouve dans certains textes du fondateur de la revue *Les Temps modernes*. Cette influence se fait ressentir avant tout dans la pièce *Les Mains sales*, se référant au *Deuxième Sexe*, où l'auteur se rapporte à la notion de mythe, tout en manifestant son intérêt pour, et par, l'écriture au féminin.

Ainsi, l'œuvre de Beauvoir et Sartre, deux personnalités fortes, d'un talent inédit, des consciences, à la fois, jumelles et différentes, prouve non seulement leur admiration réciproque pour leur travail respectif, mais aussi l'acceptation de l'autre. En témoignent leurs ouvrages, lus dans la perspective intertextuelle.

Mots-clés : Beauvoir, Sartre, dyade, co-écriture, autre

The relation between Beauvoir and Sartre, or an existential and intellectual dialogue between a master and a disciple

ABSTRACT: The legendary relation between Simone de Beauvoir and Jean-Paul Sartre was based on a specific communion of the two existentialists' souls and bodies. It is Sartre that is generally considered to be the spiritual guide of this *duo* and that is why his role should be approached with caution in order to show that Beauvoir was by no means an epigone of her master. *A contrario*, it is the inspiration stemming from her literary output that can be found in a handful of works authored by the founder of *Les Temps modernes* (*Modern Times*). This impact is particularly conspicuous in the play entitled *Dirty Hands*, referring to *The Second Sex*, in which the author reflects on the concept of myth and shows his interest in women's authorship.

Thus, the literary output of Beauvoir and Sartre, two strong personalities of uncommon talent characterised by sameness and dissimilarity, proves their mutual admiration for their partner's achievements and their acceptance of the other. Taking this aspect into account, reading their works from an intertextual point of view appears to be extremely fascinating.

Keywords: Beauvoir, Sartre, dualism, co-writing, the other